



PAVILLON
POPULAIRE

AURÈS, 1935

PHOTOGRAPHIES DE
THÉRÈSE RIVIÈRE ET GERMAINE TILLION

DU 7 FÉVRIER AU 15 AVRIL 2018

SOMMAIRE

1 - Première exposition de la saison 2018, à découvrir au Pavillon Populaire du 7 février au 15 avril 2018.....	3
2 - Texte d'intention de Christian Phéline, Commissaire de l'exposition	7
3 - Biographies de Thérèse Rivière et Germaine Tillion.....	9
4 - Une saison 2018 articulée autour de la photographie témoin de l'Histoire	11
5 - Le Pavillon Populaire : la photographie accessible pour tous	14
6 - Montpellier, destination culture	15
7 - Air France, partenaire de l'exposition	19
8 - Images de presse	20

1 | AURÈS, 1935. PHOTOGRAPHIES DE THÉRÈSE RIVIÈRE ET GERMAINE TILLION

1^{ère} EXPOSITION DE LA SAISON 2018

Espace d'art photographique de la Ville de Montpellier à la renommée internationale, le Pavillon Populaire affiche une programmation de haut niveau, invitant le public à découvrir, au fil des expositions, les différents aspects de la photographie.

Après une saison 2017 consacrée à la photographie américaine, le Pavillon Populaire, placé sous la direction artistique de Gilles Mora, **consacre sa saison 2018 au rapport entre Histoire et photographie au travers d'un cycle de trois expositions.** *Aurès, 1935. Photographies de Thérèse Rivière et Germaine Tillion d'abord ; Un dictateur en images. Photographies de Heinrich Hoffmann et Regards sur les ghettos. Photographies de propagande allemande et des photographes juifs des ghettos d'Europe orientale (octobre 1939-août 1944) ensuite et, enfin, I am a Man. Photographies et luttes pour les droits civiques dans le Sud des États-Unis, 1960-1970.*

Avec trois commissaires d'exposition invités - Christian Phéline, Alain Sayag et William Ferris - le **Pavillon Populaire donnera à voir le rôle de la photographie dans l'Histoire, tour à tour témoin ou instrument de propagande. Cette saison 2018 interrogera également le devoir de mémoire : comment certaines périodes de l'histoire ont-elles été perçues par leurs contemporains photographes et comment la photographie a-t-elle pu prendre part à cette perception parfois biaisée de la réalité ?**

C'est l'exposition *Aurès, 1935. Photographies de Thérèse Rivière et Germaine Tillion* qui ouvre cette saison 2018 axée autour de la **photographie documentaire. Placée sous le commissariat de Christian Phéline, cette dernière présentera le rapport particulier établi par chacune des photographes avec leur sujet.** L'une, Thérèse Rivière, plutôt « ethnographe » de terrain et très empathique dans son approche des Aurésiens. L'autre, Germaine Tillion, davantage « ethnologue » et plus portée à la réflexion théorique.



Cette exposition inédite inaugure la saison 2018 du Pavillon Populaire articulée autour du rapport entre photographie et Histoire. Au travers de la sélection des 120 clichés qui seront présentés, il s'agit d'explorer la portée autant esthétique que sociale de l'usage du médium photographique. Cette première exposition de la saison marque un engagement fort de la Ville de Montpellier pour développer une politique culturelle où l'Histoire tient une place importante, comme vecteur d'une mémoire partagée. Avec cette nouvelle saison, Montpellier confirme sa place de destination culturelle par excellence.



Philippe SAUREL
Maire de la Ville de Montpellier
Président de Montpellier Méditerranée Métropole

Une exposition inédite qui met en lumière deux photographes

Cette exposition du Pavillon Populaire présente, pour la première fois ensemble, une sélection des photographies prises par deux jeunes chercheuses, Thérèse Rivière et Germaine Tillion, lors d'une mission ethnographique conduite à partir de 1935 dans l'Aurès.

Situé dans l'Est algérien à la lisière du Sahara, l'Aurès, rude massif traversé de gorges, abrite alors quelque soixante mille Chaouia, population berbère conservant une économie agropastorale organisée autour de ses greniers collectifs, les guelâa. À la différence d'autres régions de l'Algérie, cette zone n'a pas subi massivement l'expropriation coloniale des terres indigènes et a longtemps fait figure de « montagne rebelle ». Lieu, en 1916, d'un soulèvement contre la conscription militaire, elle sera, dès le 1^{er} novembre 1954, l'un des épicycles de la lutte indépendantiste. L'Armée française y expérimentera alors la politique de « regroupement » des populations villageoises qui achève de déstabiliser une société dont Germaine Tillion avait déjà observé la nette « clochardisation » entre 1935 et 1954.

1935-1936 : une mission, deux regards

De même que la célèbre mission Dakar-Djibouti (1931-1933) conduite par Michel Leiris et Marcel Griaule en Afrique subsaharienne ou que l'expédition en Amazonie de Claude Lévi-Strauss (1934), la longue enquête des deux chercheuses est menée au nom du musée d'Ethnographie du Trocadéro (qui deviendra en 1937 le musée de l'Homme). T. Rivière s'y est plutôt consacrée à l'étude des activités matérielles et de l'économie domestique et G. Tillion à celle des relations de parenté et de pouvoir dont traiteront par la suite ses ouvrages *Le Harem et les cousins* (1966) et *Il était une fois l'ethnographie* (2000).

Longtemps oubliée, la masse des images fixes et animées, des relevés graphiques, des enregistrements sonores, des notes de terrain alors réunies et le millier d'objets versés par elles dans les collections du musée donnent la mesure de la tâche exceptionnelle d'observation accomplie par ces « formidables ethnographes de terrain » (Nancy Wood). Outre le choix de photographies ici présentées, en témoigne à la fin du parcours une remarquable série de fac-similés des dessins recueillis par T. Rivière parmi les enfants et les adultes de plusieurs villages de la région.

Le regard porté par les deux jeunes femmes sur la société aurésienne d'alors peut être rapproché de la démarche qui, avec Walker Evans, Dorothea Lange et les autres membres du programme de la *Farm Security Administration*, s'est, dans les mêmes années, attachée à documenter par l'image et par le texte la situation sociale de la paysannerie pauvre du Sud américain frappée par la grande crise des années 1930.

Sans épuiser la richesse documentaire du fonds Rivière-Tillion, le choix s'est arrêté ici sur des images qui ont paru manifester le mieux le rapport établi par les deux observatrices avec leur environnement humain. Poursuivant une tradition déjà longue de la représentation aurésienne, leur pratique photographique impose la singularité du regard propre à chacune d'entre elles.

Par-delà leur intention documentaire et pédagogique de départ, la présentation d'agrandissements modernes de leurs clichés invite aujourd'hui à réévaluer ce moment de la pratique ethnographique et à redécouvrir le visage d'une société traditionnelle bientôt bouleversée par les affrontements de la période 1954-1962, en même temps qu'elle resitue désormais ces images dans une histoire tant esthétique que sociale de la photographie.

Visions antérieures de l'Aurès

Lorsque T. Rivière et G. Tillion découvrent l'Aurès, celui-ci, malgré son caractère reculé, a déjà fait l'objet depuis le début du siècle d'une intense mise en images. La pittoresque oasis de Biskra accueille précocement de nombreux photographes qui commencent à faire incursion dans le massif voisin. Dès 1902, Alexandre Promio, opérateur des frères Lumière, y réalise des vues pour le Photorama (procédé pour projection à 360°) tandis qu'en 1921 les gorges de Rhoufi accueillent le tournage de *L'Atlantide* de Jacques Feyder.

Ce sont cependant les autorités coloniales elles-mêmes qui, pour l'essentiel, impulsent un inventaire visuel de la région. On doit ainsi au lieutenant-colonel Raoul de Lartigue une *Monographie de l'Aurès* (1904) qui comporte nombre de clichés pris par des militaires lors de leurs manœuvres. Le Gouvernement général de l'Algérie publie par la suite des brochures illustrées visant à développer des excursions touristiques dont la journaliste Odette Keun a décrit le caractère encore aventureux (*Les Oasis dans la montagne*, 1920). Cette politique de promotion culmine avec *Le Circuit de l'Aurès*, court métrage de la Compagnie générale transatlantique produit lors du Centenaire de la conquête (1930). Pour sa part, Jean Rigal, administrateur de l'Aurès de 1921 à 1929, produit et diffuse plusieurs centaines de cartes postales d'une grande qualité visuelle.

Enfin d'importants ensembles d'images sont dus à des ethnographes ayant précédé T. Rivière et G. Tillion : *Among the Hill-Folk of Algeria* (1921) de l'Anglais Melville William Hilton-Simpson, le film documentaire *Les Berbères de l'Aurès* réalisé par John A. Haeseler (1923), *La Femme chaouia de l'Aurès* de Mathéa Gaudry (1929), recherche que G. Tillion salue comme « exacte et intelligente ».

1943-1946 : l'exposition, le catalogue et le film l'Aurès

Dans son rôle de « musée-laboratoire » à vocation éducative, le musée de l'Homme ouvre en mai 1943 l'exposition l'Aurès qui restera en place jusqu'à la Libération. Elle présente un choix des outils et objets collectés lors de la mission de 1935-1936 qu'accompagnent de nombreux panneaux photographiques. Des diapositives noir et blanc sur plaques de verre servent à des conférences illustrées de projections.

Conçue par le muséographe Roger Falck, l'affiche de l'exposition associe un portrait de femme de l'Aurès dû à T. Rivière et le motif vivement coloré d'un tissu chaouia. On retrouve ce même portrait en tête du catalogue illustré qu'en l'absence de G. Tillion, alors en déportation, T. Rivière écrit avec son collègue et ami Jacques Faublée.

Trois ans plus tard, T. Rivière réussira encore à monter le film 35 mm tourné lors de la mission de 1935-1936 dont est présentée ici une version numérisée par les Archives françaises du film.

Des images longtemps oubliées

L'ample travail photographique réalisé lors de la mission dans l'Aurès de 1935-1936 a connu un long oubli, tenant, pour T. Rivière, à plus de vingt années de réclusion psychiatrique et, pour G. Tillion, à sa déportation de 1942 à 1945 en tant que résistante.

Il a fallu attendre 1987 pour que Fanny Colonna, une spécialiste de l'histoire aurésienne, retrouve et publie sous le titre *Aurès/Algérie : 1935-1936* la centaine de tirages de T. Rivière qui avaient illustré l'exposition sur l'Aurès présentée au musée de l'Homme de 1943 à 1946. Et ce n'est qu'en 2000 que la biographe Nancy Wood a exhumé chez G. Tillion les quelque 1200 négatifs pris dans l'Aurès à partir de 1935. En témoigne le film *Les images oubliées* de Germaine Tillion diffusé en fin du parcours de cette exposition.

Pour sa part, le musée du quai Branly a, en 2005, reçu en don les archives de T. Rivière en même temps que celles de son collègue Jacques Faublée, et numérisé plusieurs milliers de photos, fiches illustrées ou plaques de verre photographiques relatives à l'Aurès provenant du musée de l'Homme .

Leica et Rolleiflex, la caméra au poing

Les années 1930 voient les ethnographes ainsi que les photo-reporters délaisser les lourdes chambres à plaques de verre pour les nouveaux boîtiers portatifs à pellicule souple. Outre une caméra cinématographique Eyemo de Bell and Howell, T. Rivière dispose d'un Leica et fait aussi usage du Rolleiflex auquel s'en tient G. Tillion.

Les deux appareils diffèrent par leur mode de visée, à hauteur d'œil ou de poitrine, et par leur format, rectangulaire ou carré. La visée verticale du Rolleiflex induit une prise de vue plus lente, plus distante, plus frontale, tandis que le cadrage « à l'œil » du Leica est propice à une saisie rapprochée, au jeu des surplombs et des contre-plongées ou aux hasards de la photographie en rafale.

Adeptes du format 6 x 6, G. Tillion use le plus souvent de la composition en X, forçant l'attention vers le foyer optique de l'image autour duquel s'ordonne tout le motif. Familière du 24 x 36, T. Rivière reste fidèle, même lorsqu'elle utilise le Rolleiflex, à une vision participative, souvent plongeante, où il n'est pas rare que des sujets entrent dans le cadre ou sortent hors champ.

Ces usages distincts de la prise de vue suggèrent ce qui sépare les modes d'observation des deux chercheuses, l'une, T. Rivière, plutôt « ethnographe » de terrain et très empathique dans son rapport aux autres, la seconde, G. Tillion, davantage « ethnologue » et plus portée à la réflexion théorique.

Vingt ans après...

Les archives militaires ne conservent que peu d'images témoignant des effets sur la société aurésienne des opérations de « pacification » et de déplacement des populations villageoises déployées après 1954. **Pris par l'armée, les quelques portraits de groupe ici présentés montrent les habitants de Chenaoura subissant une opération de contrôle des identités.** Ils ne reflètent que faiblement la détresse face à la politique de « regroupement » de la population du village dont un rapport notait alors que « plus le temps passe, plus elle s'appauvrit, souffre et est impatiente de retourner sur ses terres ». Le général Gaston Parlange, inventeur de cette pratique, conclura lui-même et à l'encontre du préfet de Constantine Maurice Papon qu'elle était « d'une efficacité discutable » et « dangereuse sur le plan humain ».

Après des études en art, Claude Cornu est appelé en Algérie en 1958 et affecté à Nouader, village des Aurès qui a échappé à la politique des « regroupements ». Peu enclin à porter les armes, il y est chargé pendant deux années du rôle d'instituteur. **Dans l'inhumanité d'un tel conflit, les portraits, ici présentés, qu'il fit des enfants et habitants du village témoignent de ce regard vers l'Autre que quelques justes au moins tentèrent alors de préserver.**

2 | TEXTE D'INTENTION DE CHRISTIAN PHÉLINE, COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION DIRECTION ARTISTIQUE : GILLES MORA

Cette exposition du Pavillon Populaire présente, pour la première fois ensemble, une sélection de photographies prises par deux jeunes chercheuses, Thérèse Rivière et Germaine Tillion, lors d'une mission ethnographique conduite à partir de 1935 dans l'Aurès.

De même que la célèbre mission Dakar-Djibouti (1931-1933) conduite par Michel Leiris et Marcel Griaude en Afrique subsaharienne ou que l'expédition en Amazonie de Claude Lévi-Strauss (1934), leur longue enquête est menée au nom du musée d'Ethnographie du Trocadéro, qui deviendra en 1937 le musée de l'Homme.

Si Thérèse Rivière s'est plutôt concentrée sur l'étude des activités matérielles et à l'économie domestique, Germaine Tillion s'est quant à elle consacrée à celle des relations de parenté et de pouvoir dont traiteront par la suite ses ouvrages *Le Harem et les cousins* (1966) et *Il était une fois l'ethnographie* (2000).

Longtemps oubliée, la masse des images fixes et animées, des dessins, des enregistrements sonores, des notes de terrain réunies par les deux chercheuses et le millier d'objets versés par elles dans les collections du musée donnent la mesure de la tâche exceptionnelle d'observation accomplie par « ces formidables ethnographes de terrain » (Nancy Wood). Leur regard sur la société aurésienne d'alors peut être rapproché de la démarche qui, avec Walker Evans, Dorothea Lange et les autres membres du programme de la Farm Security Administration s'est, dans les mêmes années, attachée à documenter par l'image et par le texte la situation sociale de la paysannerie pauvre du Sud-américain frappée par la grande crise des années 1930.



Témoignage de la pratique ethnographique des années 1930, les photographies prises par Thérèse Rivière et Germaine Tillion au cours d'une mission conduite sur plusieurs années dans l'Aurès donnent à voir une société traditionnelle encore préservée et la différence des regards que chacune des deux chercheuses porte sur elle. Elles ramènent également à la source des engagements algériens de Germaine Tillion après 1954 et à sa pensée d'ethnologue.

Christian Phéline

Sans épuiser la richesse documentaire du fonds Rivière – Tillion, le choix s'est arrêté ici sur des images qui ont paru manifester le mieux le rapport établi par les deux observatrices avec leur environnement humain. Poursuivant une tradition déjà longue de la représentation aurésienne, leur pratique photographique impose la singularité du regard propre à chacune d'entre elles.

Par-delà leur intention documentaire et pédagogique de départ, la présentation d'agrandissements modernes de leurs clichés invite aujourd'hui à réévaluer ce moment de la pratique ethnographique et à redécouvrir le visage d'une société traditionnelle bientôt bouleversée par les affrontements de la période 1954-1962, en même temps qu'elle resitue désormais ces images dans l'Histoire tant esthétique que sociale de la photographie.

- **Conférence et rencontre avec Christian Phéline à l'auditorium du musée Fabre le mercredi 7 février 2018 de 16h à 18h.**



Portrait d'une fillette (Nara) tenant une poupée de tissu, Aurès, 1935-1936 - © Germaine Tillion

G. Tillion a choisi ce cliché pour illustrer la couverture de l'édition de poche du *Harem et les cousins*, et en a fait, en 2000, ce commentaire: « Pour cette petite fille, quel destin? »



Khadija, Yamina et Isiya, Nouader, 1958-1959 - © Claude Cornu Besançon, association À la rencontre de Germaine Tillion

CHRISTIAN PHÉLINE

Ayant longtemps exercé des responsabilités dans l'administration de la culture et des médias, Christian Phéline est l'auteur de *L'image accusatrice* (Cahiers de la photographie, 1985) essai sur les origines de la photographie signalétique et du portrait ethnographique.

Lié à l'Algérie par sa famille depuis plusieurs générations et y ayant travaillé comme coopérant peu après l'indépendance, il a publié plusieurs ouvrages sur la société coloniale, notamment *Les Avocats « indigènes » dans l'Alger coloniale* (Riveneuve, 2016). Il a également co-écrit, avec Agnès Spiquel, *Camus, militant communiste : Alger 1935-1937* (Gallimard, 2017).

3 | BIOGRAPHIES DE THÉRÈSE RIVIÈRE ET GERMAINE TILLION

Thérèse Rivière

Thérèse Rivière est née à Paris en 1901 d'un père haut fonctionnaire municipal d'origine ariégeoise, et d'une mère domestique venue de Picardie. Elle a pour oncle le collectionneur, graveur et photographe Henri Rivière. Elle occupe plusieurs emplois de dessinatrice industrielle, puis entre en 1928 comme secrétaire au musée d'Ethnographie du Trocadéro, où son frère Georges-Henri Rivière, futur fondateur du Musée des Arts et des Traditions populaires, vient d'être nommé. Elle y acquiert une solide formation documentaire et muséologique. Après avoir suivi les cours de Marcel Mauss à l'Institut d'ethnologie et ceux de l'École du Louvre, elle participe en 1934, à la préparation d'une exposition sur le Sahara et devient responsable du nouveau département « Afrique blanche et Levant ». **À ce titre, elle est nommée à la tête de la mission organisée dans l'Aurès avec le soutien de l'International Institute of African Languages and Cultures. Elle y fait équipe avec Germaine Tillion, leurs collègues Jacques Faublée et Paule Barret les rejoignant à plusieurs reprises. En 1937, elle participe au transfert des collections d'ethnographie dans le nouveau palais de Chaillot. Pendant une dizaine d'années, elle alterne son travail au musée de l'Homme, des séjours officiels ou à titre personnel, dans l'Aurès et divers épisodes d'hospitalisation psychiatrique.**

En 1943, elle prépare avec Jacques Faublée l'exposition l'Aurès, qui restera en place jusqu'à la Libération, et son catalogue. Trois ans plus tard, elle monte le film l'Aurès tourné en 1935-1936. À nouveau internée au début de 1948, elle subira un long enfermement jusqu'à son décès fin 1970, à l'hôpital de Plouguernevel.



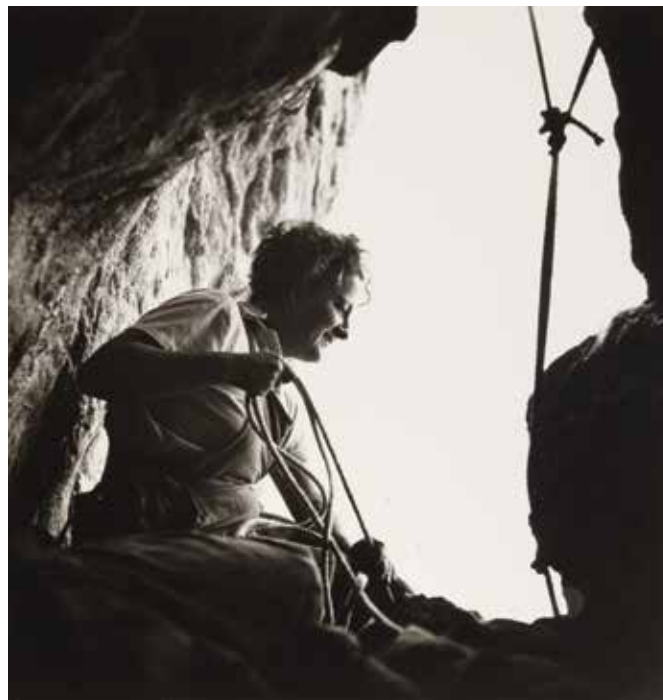
Portrait de Thérèse Rivière lors de sa mission dans l'Aurès, 1935-1936
Paris, musée du quai Branly - Jacques Chirac - © Jacques Faublée
ou Germaine Tillion

Germaine Tillion

Germaine Tillion est née en 1907 dans la Haute-Loire, d'un père magistrat et d'une mère qui sera longtemps rédactrice aux Guides bleus. **Après le baccalauréat, elle obtient notamment les diplômes de l'Institut d'ethnologie et de l'École du Louvre. Aux côtés de Thérèse Rivière lors de la mission dans l'Aurès de 1935-1936, elle prolonge jusqu'en 1940 des recherches centrées sur les rapports de parenté et de pouvoir chez les Beni Melkem et les Ouled Abderrahmane.** Membre du groupe de résistance du musée de l'Homme, elle est arrêtée en août 1942, emprisonnée à Fresnes, puis déportée à Ravensbrück où elle conserve avec elle les matériaux sur l'Aurès réunis en vue de sa thèse.

Libérée en avril 1945 sans pouvoir récupérer ces derniers, elle se consacre alors à l'étude et à la mémoire des camps de concentration. Une mission d'observation lui est confiée au lendemain du 1^{er} novembre 1954, qui la ramène dans l'Aurès et lui inspire la thèse de la « clochardisation » qu'elle exposera dans *L'Algérie en 1957*. Conseillère du gouverneur général Jacques Soustelle, elle lance en 1955 l'expérience des centres sociaux desquels est attendue une promotion professionnelle des Algériens les plus démunis. Face à la surenchère des violences en Algérie, elle entre en rapport, à l'été 1957, avec le dirigeant du Front de libération nationale Yacef Saâdi pour tenter d'obtenir un arrêt des attentats en contrepartie de celui des exécutions capitales de militants nationalistes. Revenue à l'ethnologie après un passage au cabinet du ministre de l'Éducation nationale André Boulloche (1959), elle publie *Le Harem et les cousins* (1966), une analyse des formes méditerranéennes de l'endogamie, et *Il était une fois l'ethnographie* (2000), qui relate son enquête dans l'Aurès des années 1930.

Décédée en 2008, **elle est inhumée au Panthéon en 2015. Ses archives se trouvent au département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France et les photographies qu'elle a prises dans l'Aurès sont conservées par l'Association Germaine Tillion.** Un choix en avait été publié en 2001, à l'initiative de Nancy Wood, sous le titre *L'Algérie aurésienne*.



Germaine Tillion à l'entrée d'une grotte, Aurès, 1935-1936
Paris, Association Germaine Tillion - © Thérèse Rivière

4 | **UNE SAISON 2018** ARTICULÉE AUTOUR DE LA PHOTOGRAPHIE TÉMOIN DE L'HISTOIRE

La photographie documentaire constitue l'un des pans les plus riches de la photographie patrimoniale. Qu'elle recouvre une ambition d'archivage ethnographique ou qu'elle soit un levier d'imposition d'un projet idéologique ou encore qu'elle s'inscrive comme témoin des conflits sociaux, la photographie est liée de façon intime à l'Histoire que ce soit pour en enregistrer les événements très souvent tragiques ou pour en orienter le cours comme ce fut le cas avec la photographie de propagande. En interrogeant le rapport entre Histoire et photographie, la saison 2018 présentera des documents souvent inédits relevant, au fil des trois expositions, de l'enquête ethnologique, de la photographie de propagande ou encore du photojournalisme militant. C'est donc à une réflexion politique en images, et par l'image, qu'invitent ces trois moments forts de la programmation du Pavillon Populaire en relation avec le devoir de mémoire.

Ces trois expositions de la saison 2018 constituent, une fois encore, de véritables événements tant par leur absolue nouveauté que par l'intérêt historique ou esthétique qu'elles abordent. C'est ce rôle de déchiffrement et de familiarisation d'un large public avec une photographie exigeante que le Pavillon Populaire et la Ville de Montpellier jouent, depuis quelques années, sur la scène nationale autant qu'internationale.



Enfant (le fils de Maçmoudi, dit Taguetiout) devant une mosquée
aux drapeaux flottants, Aurès, juillet 1935 - © Germaine Tillion

Prochaines expositions

Un dictateur en images. Photographies de Heinrich Hoffmann

Commissariat d'exposition : Alain Sayag

Du 27 juin au 16 septembre 2018

Heinrich Hoffmann (1885-1957) est un photographe allemand, proche d'Adolf Hitler, ayant exercé sous le III^e Reich. **Comment cet homme à travers son activité de photographe, a-t-il joué un rôle de premier plan dans la propagande du régime nazi ? C'est tout l'enjeu de l'exposition *Un dictateur en images. Photographies de Heinrich Hoffmann*, présentée au Pavillon Populaire, à laquelle le Mémorial de la Shoah a apporté son soutien, que de démontrer en quoi les photographies d'Hoffmann et ses mises en scène d'Hitler ont été des outils au service de l'idéologie nazie.**

Issu de la petite bourgeoisie, Hoffmann apprend son métier à Londres en 1907-1908, auprès d'un photographe portraitiste anglais renommé, Emil Otto Hoppé. De retour à Munich juste avant la Première Guerre mondiale, il fonde son propre studio tout en pratiquant le reportage. En avril 1920, il découvre et adhère au parti nazi. En octobre 1922, il prétend avoir été contacté par une agence photographique américaine lui offrant 100 dollars pour une photo d'Adolf Hitler. Par l'intermédiaire du rédacteur en chef du *Völkischer Beobachter*, le quotidien nazi, il prend contact avec Hitler mais celui-ci refuse absolument qu'on le photographie. Quand Hoffmann tente pour la première fois de le prendre en photo à l'issue d'un meeting, son appareil est saisi et le négatif est détruit. Ce n'est que lorsque le photographe indépendant Georg Pahl réussit à le photographier à Nuremberg qu'Hitler accepte enfin de poser pour Hoffmann et le désigne alors « photographe officiel ».

Heinrich Hoffmann fut non seulement le photographe d'Hitler de 1922 à 1945 mais il fut surtout un de ceux qui participèrent à un processus d'apprentissage aboutissant in fine à une propagande par l'image particulièrement élaborée. Leur proximité a conduit à la production de plusieurs milliers de portraits du Führer. La Bayerische Staatsbibliothek de Munich, notamment, en compte plus de 12 000. La quasi-totalité des images historiques qui figurent aujourd'hui dans les manuels d'histoire sont dues à Heinrich Hoffmann, de la poignée de mains avec le maréchal Pétain à Montoire à la destruction de la chancellerie à Berlin. Ses photographies, Hoffmann les proposait non seulement à la presse allemande et internationale mais il les déclinait aussi sous la forme de cartes postales, de posters et d'albums illustrés, dont certains furent tirés à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires.

C'est ce corpus considérable, que couvrent les 23 ans de la vie politique d'Hitler, qu'Alain Sayag entend analyser dans l'exposition du Pavillon Populaire. Quels ont été les ressorts de la propagande nazie et comment Heinrich Hoffmann y a-t-il contribué, par son travail de photographe ?

Ce décryptage critique des photographies d'Hoffmann s'accompagne de textes de Johann Chapoutot et de Denis Peschanski, qui apporteront leur point de vue d'historiens du nazisme internationalement reconnus, sur la mise en place, par l'image, des mythologies entourant la personnalité d'Adolf Hitler, et sur le rôle d'amplificateur qu'a pu jouer la photographie, dans la mise en scène du mythe du Führer.

Regards sur les ghettos. Photographies de propagande allemande et des photographes juifs des ghettos d'Europe orientale (octobre 1939 - août 1944)

Commissariat d'exposition : Alain Sayag

Du 27 juin au 16 septembre 2018

Exposition présentée par le Mémorial de la Shoah en 2013, sous la direction de Jacques Fredj, commissariat Sophie Nagiscarde et Marie-Edith Agostini, adaptée en 2018 pour le Pavillon Populaire.

Durant la Seconde Guerre mondiale, les ghettos créés par les nazis dans les villes d'Europe orientale attirent non seulement les photographes travaillant pour les services de propagande national-socialiste, mais aussi un certain nombre de « touristes » des troupes d'occupation. Il convient donc de distinguer « photographies officielles », souvent mises en scène, et celles qui sont prises au « hasard ». Cependant, toutes baignent dans la même atmosphère, participant plus ou moins consciemment des mêmes stéréotypes.

Comme l'écrit le philologue Viktor Klemperer, le III^e Reich parle « avec une effroyable homogénéité à travers toutes les manifestations, à travers l'ostentation démesurée de ses édifices pompeux, à travers le type de ses soldats, SA et SS, qu'il fixait comme des figures idéales sur des affiches toujours différentes mais toujours semblables, à travers ses autoroutes et ses fosses communes », comme à travers la figure du juif stigmatisée et haïe.

Les photographes juifs, eux, essaient de restituer, malgré toutes les contraintes, l'image d'une société qui tente de préserver une certaine normalité. Dès septembre 1939, les juifs allemands ne peuvent plus posséder d'appareils photographiques, mesure étendue rapidement à tous les ghettos. Les photographes travaillant pour l'administration juive, les « judenrat », reçoivent l'ordre de « ne prendre aucun cliché à des fins privées ». **Mais pour les plus notables d'entre eux, comme George Kadish (1910-1997) ou Mendel Grossman (1913-1945), il s'agissait d'« une mission historique de communiquer des images de ces terribles événements... aux générations à venir ».**

La diversité de l'ensemble photographique qui sera montré au Pavillon Populaire constitue ainsi un apport documentaire exceptionnel qui permet de mieux comprendre cette période dramatique.

I am a Man. Photographies et luttes pour les droits civiques dans le Sud des États-Unis, 1960-1970

Commissariat d'exposition : William Ferris

Du 17 octobre 2018 au 6 janvier 2019

L'exposition *I am a Man. Photographies et luttes pour les droits civiques dans le Sud des États-Unis, 1960-1970* sera présentée à l'automne 2018 au Pavillon Populaire. **Elle proposera un large éventail de photographies d'amateurs, de photojournalistes régionaux ou de photographes de renommée internationale. Ensemble, ils offrent un récit visuel saisissant de la manière avec laquelle le Mouvement des Droits Civiques a évolué dans le Sud des États-Unis pendant la décennie 1960-1970, traversant des périodes dramatiques et violentes.** Leurs images éclairent par ailleurs l'intégration du mouvement dans la vie quotidienne du Sud.

De nombreux événements clés ont été immortalisés : l'admission de James Meredith à l'Université du Mississippi, les rassemblements du Ku Klux Klan en Caroline du Nord, la marche pour Selma en Alabama, la grève des éboueurs de Memphis, les funérailles de Martin Luther King, le convoi des Mulets (convoi funéraire de Martin Luther King après son assassinat) et la marche pour les pauvres sur Washington...

Ces photographies, dont beaucoup présentées dans cette exposition sont totalement inédites, prises il y a cinquante ans s'avèrent toujours aussi pertinentes ; elles nous rappellent les sacrifices courageux pour garantir les droits civiques des Noirs Américains.

5 | LE PAVILLON POPULAIRE : LA PHOTOGRAPHIE ACCESSIBLE POUR TOUS

Le Pavillon Populaire est un équipement municipal d'expositions photographiques de la Ville de Montpellier, ouvert gratuitement au public. Il affiche une programmation de haut niveau en exposant des artistes de renom tels que Brassäi, Bernard Plossu, Patrick Tosani, Jakob Tuggener, Denis Roche ou encore Elina Brotherus.

Sous la direction artistique de Gilles Mora, avec pour principe l'invitation de commissaires et d'artistes nationaux et internationaux autour de thématiques établies, Montpellier se positionne ainsi parmi les tous premiers lieux d'exposition photographique contemporaine, en proposant des expositions entièrement créées pour le Pavillon Populaire. Ces rencontres sont pour la plupart des premières nationales voire internationales.

Avec trois expositions par an, le Pavillon Populaire accueille un public nombreux, créant désormais une forte attente.

Pratique

Pavillon Populaire // Espace d'art photographique de la Ville de Montpellier

Esplanade Charles de Gaulle, 34000 Montpellier

Tél. 04 67 66 13 46

Horaires

Ouvert de 10h à 13h et de 14h à 18h, du mardi au dimanche.

Visites libres

Du mardi au dimanche de 10h à 13h et de 14h à 18h.

Visites guidées hebdomadaires

• Visite découverte :

Les vendredis à 16h (durée 45 minutes).

• Visite qui prend son temps :

Les samedis à 14h30 et 16h (durée 1h15).

• Visite du dimanche :

Les dimanches à 11h.

Visites guidées pour les groupes

Réservation obligatoire par mail à l'adresse suivante : visites@ville-montpellier.fr

Visites libres pour les groupes

Réservation obligatoire par mail à l'adresse suivante : visites@ville-montpellier.fr

Visites en famille du 17 février au 4 mars 2018

• Pour les enfants âgés de 3 à 6 ans :

les mercredis et dimanches à 11h.

• Pour les enfants âgés de 7 à 11 ans :

les mercredis et dimanches à 16h.

Visite pour les personnes aveugles et malvoyantes

Le mercredi 4 avril 2018 à 16h.

Visite accessible également aux voyants qui souhaitent découvrir l'exposition « les yeux fermés ».

Réservation conseillée à l'adresse suivante : visites@ville-montpellier.fr

Visite pour les personnes sourdes et malentendantes traduite en LSF

Le dimanche 4 mars 2018 à 16h.

Réservation conseillée à l'adresse suivante : visites@ville-montpellier.fr

Conférence et rencontre avec Chistian Phéline à l'auditorium du musée fabre

Le mercredi 7 février 2018 de 16h à 18h.

Catalogue de l'exposition

*Aurès, 1935. Photographies
de Thérèse Rivière et Germaine Tillion
de Christian Phéline*

Éditions Hazan • 144 pages
24.95€

6 | MONTPELLIER, DESTINATION CULTURE

Depuis 2014, sous l'impulsion de Philippe Saurel, Maire de la Ville de Montpellier, Président de Montpellier Méditerranée Métropole, la culture a pris un nouveau tournant à Montpellier positionnée comme un véritable laboratoire culturel. Avec 62M€, la Ville et sa Métropole consacrent l'un des budgets les plus importants de France à la culture. L'offre culturelle se caractérise notamment par son innovation, sa grande diversité, sa grande qualité et son accessibilité au plus grand nombre.

Trois nouveaux équipements majeurs sont également programmés d'ici à 2020 : le MoCo - Montpellier Contemporain, le Conservatoire à Rayonnement Régional (CRR) et les Archives municipales.

Une offre diverse

Festivals de renom, équipements reconnus nationalement, émergence de nouveaux talents, développement de l'art sous toutes ses formes, Montpellier est incontestablement une terre culturelle. Elle y est présente dans tous les domaines : de la musique à la littérature, des arts visuels au théâtre, des cultures urbaines à la danse, du cinéma au patrimoine.

Une offre de qualité en perpétuel développement et renouvellement

Le soutien à la diffusion culturelle, l'aide à la création, la réalisation de nouveaux équipements ou encore le développement des formations artistiques affichent l'ambition d'une politique culturelle qui se renouvelle sans cesse et vise l'excellence. Plus qu'une destination, il s'agit de faire de Montpellier un véritable laboratoire culturel.

Une offre accessible

Rendre la culture accessible pour le plus grand nombre est l'un des objectifs poursuivis par la Ville et la Métropole, et déjà concrétisé grâce à de nombreux événements et équipements. Côté expositions, toutes celles proposées au Pavillon Populaire, qui ont la spécificité d'être conçues principalement pour le lieu, sont entièrement gratuites. C'est également le cas pour le Carré Sainte-Anne, l'Espace Dominique Bagouet ou encore La Panacée.

L'accès de tous à une offre culturelle de qualité est une priorité. Les visiteurs ont l'opportunité de découvrir gratuitement et régulièrement, en première nationale, des artistes dont la renommée dépasse largement les frontières hexagonales et européennes.

Trois nouveaux équipements d'ici à 2020

Le MoCo - Montpellier Contemporain, futur centre d'art installé à l'Hôtel Montcalm

Structure inédite et unique, le MoCo rassemble au sein d'un EPCC (Établissement Public de Coopération Culturelle présidé par la styliste Vanessa Bruno), l'Hôtel Montcalm, La Panacée et l'École Supérieure des Beaux-Arts de Montpellier Méditerranée Métropole. Trois structures complémentaires pour couvrir toute la filière professionnelle de l'art, depuis la formation des étudiants jusqu'à l'exposition des œuvres en passant par la production et la médiation de l'art contemporain.

Au-delà de cet aspect technique, le MoCo dont l'ouverture au public est prévue en 2019 devra être un lieu de vie à l'ancrage local fort, un véritable espace de convivialité où Montpelliérains et touristes du monde entier seront séduits par la qualité des espaces, la pertinence de son offre mais aussi la singularité de son identité visuelle.

Situé à proximité de la gare Saint-Roch et au carrefour des 4 lignes de tramway, l'Hôtel Montcalm dispose d'une situation géographique stratégique, point de départ d'un parcours culturel sillonnant la ville de Montpellier et invitant les visiteurs à découvrir l'une des plus grandes zones piétonnes d'Europe à travers le prisme de la culture.

En attendant l'ouverture de cette institution pionnière d'un nouveau genre, La Panacée préfigure ce nouveau Centre d'Art, par sa programmation mais aussi à travers un rôle de coordination.



© Montpellier Méditerranée Métropole

3500 m² d'exposition dédiés à l'art du XXI^e siècle.

Le Conservatoire à Rayonnement Régional de Montpellier Méditerranée Métropole

Implanté sur le site de l'ancienne maternité Grasset, au cœur du quartier Boutonnet et à proximité de la ligne 1 de tramway, le nouveau Conservatoire à Rayonnement Régional (CRR) de Montpellier Méditerranée Métropole placé sous le contrôle pédagogique du ministère de la Culture et de la Communication proposera en 2020 de nouvelles activités: un département théâtre - art dramatique et de nouvelles disciplines telles que la musique ancienne, les musiques actuelles amplifiées, la danse et le jazz. Avec une surface de près de 9800m², le nouveau Conservatoire à Rayonnement Régional pourra accueillir jusqu'à 2200 élèves d'ici à 2020.

Entre histoire et modernité, le nouveau conservatoire sera bâti autour de la partie historique du bâtiment actuel de l'ancienne maternité Grasset à laquelle lui sera accolée une construction en verre. Cette partie principale du conservatoire, équipée de multiples salles d'enseignement, d'auditoriums et de studios, sera ponctuée de patios et de terrasses ouvertes sur le square arboré au sud et sur le vaste parvis d'entrée au nord. Avec cet ensemble, la transparence et le végétal seront au cœur du projet architectural.

Avec ses 13 salles de formation musicale, ses 57 salles d'enseignement, ses 10 salles de pratiques collectives, ses 7 studios de danse, son studio dédié au théâtre et l'autre à l'éveil corporel, le nouveau conservatoire offrira une pluralité d'espaces pour renforcer les chances de faire repérer et éclore le talent des futurs artistes professionnels de demain. Afin de répondre à sa mission de diffusion de la culture auprès d'un large public, ce nouvel équipement disposera également d'un auditorium de 400 places pour accueillir du public.

Au total, ce sont près de 41,6 M€ qui seront engagés pour permettre au nouveau Conservatoire à Rayonnement Régional de Montpellier Méditerranée Métropole de profiter d'un lieu conforme à ses exigences d'excellence.



© Architecte-Studio

Près de 9800 m² de surface pour accueillir
jusqu'à 2200 élèves en 2020.

Les nouvelles Archives municipales, un lieu dédié à la mémoire

Près de 7 300 m² de surface dont environ 5 000 dédiés au stockage

Les Archives municipales sont actuellement réparties dans divers lieux de la Ville. Il était important de pouvoir centraliser en un seul lieu l'ensemble de la mémoire de Montpellier afin d'optimiser le fonctionnement du service mais aussi d'offrir au public une offre complète les regroupant toutes au sein d'un même endroit.

Avec le rachat du bâtiment des Archives départementales de l'Hérault en 2013, c'est désormais possible. Conçu pour cette fonction, le bâtiment est parfaitement adéquat pour abriter les 10 km d'archives existants et les 300 mètres qui s'y ajoutent chaque année.

Avec ce nouveau bâtiment situé dans le quartier des Beaux-Arts, il s'agit également de proposer une offre culturelle complète autour de la mémoire. **Ainsi, le Centre régional d'Histoire de la Résistance et de la Déportation, actuellement à Castelnau-le-Lez, commune de la Métropole de Montpellier, sera également intégré au rez-de-chaussée de ces Archives municipales, et proposera un espace de mémoire au sein d'un quartier de Montpellier profondément marqué par les heures noires de l'Occupation nazie, pendant la Seconde Guerre mondiale.**



Femme transportant du bois,
Douar Menaâ, 19 février 1935
© Thérèse Rivière



Femme et enfants devant un mur de pierre,
Aurès, 1935-1936
Paris, musée du quai Branly - Jacques Chirac
© Thérèse Rivière

7 | **AIR FRANCE,** PARTENAIRE DE L'EXPOSITION



Air France, compagnie globale d'inspiration française, exigeante et attentionnée, fait du voyage un moment de plaisir sur l'ensemble des vols qu'elle assure quotidiennement en France, en Europe et dans le monde.

Air France-KLM est le premier Groupe en termes de trafic international au départ de l'Europe. En 2017, il offre à ses clients un réseau couvrant 328 destinations dans 118 pays grâce à ses cinq marques Air France, KLM Royal Dutch Airlines, Transavia, Joon et HOP! Air France. Avec une flotte de 534 avions en exploitation et 93,4 millions de passagers transportés en 2016, Air France-KLM exploite jusqu'à 2300 vols par jour, principalement depuis ses hubs de Paris-Charles de Gaulle et Amsterdam-Schiphol.

Son programme de fidélité Flying Blue figure parmi les leaders en Europe et compte plus de 27 millions d'adhérents.

Air France-KLM exploite avec ses partenaires Delta Air Lines et Alitalia la plus grande joint-venture transatlantique avec plus de 270 vols quotidiens.

Le Groupe propose également des solutions de transport de fret et de maintenance aéronautique.

Air France-KLM est membre de l'alliance SkyTeam réunissant 20 compagnies aériennes et offrant un accès à un réseau mondial de plus de 17 000 vols quotidiens vers plus de 1060 destinations dans 177 pays.

8 | IMAGES DE PRESSE

Femme transportant du bois,
Douar Menaâ, 19 février 1935
© Thérèse Rivière



Fête de fin de la moisson à la mosquée
Sidi-Moussa, le repas des garçons,
Douar Tadjmout, 20 mai 1935
© Thérèse Rivière

Portrait d'une fillette (Nara)
tenant une poupée de tissu,
Aurès, 1935-1936
© Germaine Tillion



G. Tillion a choisi ce cliché
pour illustrer la couverture de
l'édition de poche du *Harem*
et *les cousins*, et en a fait, en
2000, ce commentaire: « Pour
cette petite fille,
quel destin? »



Femme et enfants devant un mur de pierre,
Aurès, 1935-1936
Paris, musée du quai Branly - Jacques Chirac
© Thérèse Rivière



Femme portant un tatouage sur le front
et du henné sur les sourcils, oued Taga,
population Ouled Abdi, août 1937
© Thérèse Rivière

T. Rivière a choisi ce portrait pour illustrer
l'affiche et le frontispice du catalogue de
l'exposition « L'Aurès » (1943)

IMAGES DE PRESSE SUITE



Femme dans
l'encadrement d'une porte,
Aurès 1935-1936 - © Thérèse Rivière



Une zerda,
le repas des hommes, 'arch (tribu)
Beni Melkem, 1935-1936
© Germaine Tillion



Brahim le jour de sa
circoncision, il porte à
la cheville un talisman
préparé par les femmes
Ouled Abderrahmane,
septembre 1935
© Germaine Tillion



Khadija, Yamina
et Isiya, Nouader,
1958-1959
© Claude Cornu
Besançon, association
À la rencontre de
Germaine Tillion



Une 'azrya avec un groupe d'hommes,
marché annuel de Tiskifine, 'arch (tribu)
Beni Melkem, août 1935
© Germaine Tillion

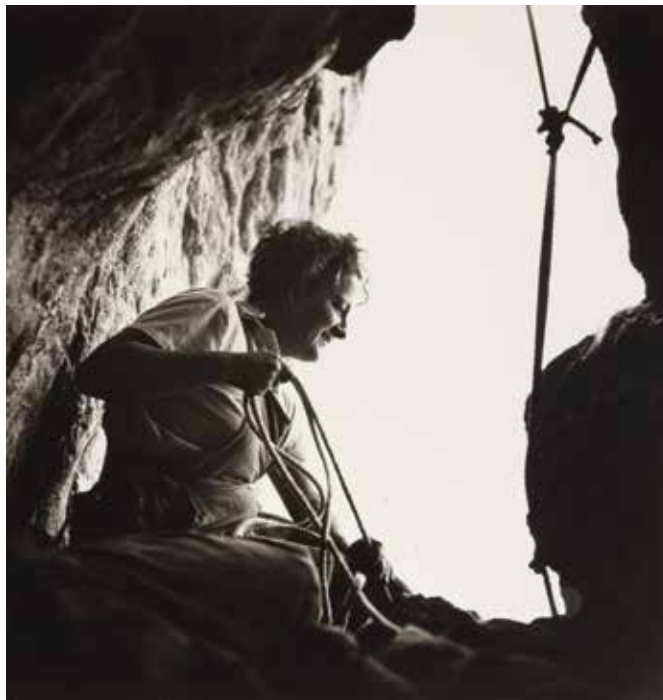


Enfant (le fils de Maçmoudi,
dit Taguetiout) devant une mosquée
aux drapeaux flottants
Aurès, juillet 1935
© Germaine Tillion

IMAGES DE PRESSE SUITE



Portrait de Thérèse Rivière lors de sa mission dans l'Aurès,
1935-1936 - Paris, musée du quai Branly - Jacques Chirac
© Jacques Faublée ou Germaine Tillion



Germaine Tillion à l'entrée d'une grotte,
Aurès, 1935-1936
Paris, Association Germaine Tillion
© Thérèse Rivière

CONTACTS PRESSE

Ville et Métropole de Montpellier

Pauline Cellier
Attachée de presse
Direction des Relations Presse
Montpellier Méditerranée Métropole et Ville de Montpellier

Tél. 04 67 13 49 46 - 06 28 10 47 93
p.cellier@montpellier3m.fr

Presse nationale

Catherine Philippot
Relations média
Tél. 01 40 47 63 42
cathphilippot@relations-media.com

 **@PresseMTP**
DestinationCulture

newsroom.montpellier.fr

